

Denis Lalande: *Jean II le Meingre, dit Boucicaut (1366-1421). Etude d'une biographie héroïque*. Genève, Droz, Publications romanes et françaises 184, 1988. 227 p.

La biographie héroïque qui fait l'objet de l'étude de Denis Lalande est celle du célèbre maréchal de France, telle qu'elle est présentée dans *Le Livre des fais du bon messire Jehan le Maingre, dit Boucicaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, rédigé en 1409 par un admirateur anonyme.

Pour apprécier la valeur historique de cette biographie, DL a consulté toutes les chroniques contemporaines et les documents d'archives, de même que les inédits. Son propos est de rassembler un appareil critique qui puisse faciliter la lecture du *Livre des fais* et permettre d'en corriger le récit panégyrique. En produisant toute la documentation historique souhaitable, l'ouvrage de DL comble bien des lacunes. De plus, le lecteur trouvera dans la conclusion une synthèse donnant un portrait du maréchal («brillant soldat, mais piètre politique»), synthèse où sont mises au net les appréciations divergentes des chroniqueurs contemporains à son égard. De même, DL résume dans son introduction les controverses qui ont opposé les historiens modernes dans ce domaine. En somme, DL n'esquive ni les contradictions que révèlent ses sources ni leurs omissions, il les exhibe en les discutant et en les jugeant.

Le plan de l'analyse est d'ordre chronologique; à tout instant est examiné le *Livre des fais* et l'utilisation de ce livre en sera incontestablement enrichie. En outre, la lecture de l'étude de DL en elle-même est fascinante: en suivant l'histoire individuelle du maréchal, personnage si haut placé dans la vie militaire et politique, nous entrons dans la grande histoire d'une époque extrêmement mouvementée que nous voyons ainsi de l'intérieur. Grâce à DL on a l'impression d'en comprendre les structures et de mieux saisir l'*engrenage* des activités importantes des contemporains et de leurs mobiles.

Par le truchement du maréchal, le guide de cette histoire, nous prenons part à la *Guerre de Cent Ans*, au règne du roi fou, Charles VI, et à la tutelle de ses oncles au détriment de son frère, Louis d'Orléans, jusqu'à la guerre de rivalité entre les Armagnacs et les Bourguignons, la *Guerre des princes*. Les intrigues et la convoitise du pouvoir déterminent aussi le *Grand schisme d'Occident*, c'est ce que nous comprenons quand nous voyons comment le maréchal se laisse manipuler par le pape d'Avignon, Benoît XIII, pendant qu'il est gouverneur de Gênes et cultive son «rêve grandiose de protectorat français sur toute l'Italie du nord» qui le fait s'immiscer dans les *Guerres d'Italie*, auxquelles il ne comprend rien, en même temps qu'il cherche à conquérir l'Orient pour faire reculer l'*Islam*. – Le récit du chroniqueur s'arrête à l'année 1409, tandis que DL continue la biographie jusqu'à la mort du maréchal, qui, fait prisonnier à *Azincourt* en 1415, meurt en captivité six ans plus tard en Angleterre sans avoir revu la France qu'il a si énergiquement servie.

Ainsi, l'étude de DL brosse une large fresque historique qui fait voir les mentalités agissantes dans la vie politique. Est présenté aussi l'engagement du maréchal dans la vie culturelle de l'époque: en 1388-89, au cours d'un de ses voyages en Orient, il participe à la composition des *Cent Ballades*, et en 1400 il fonde l'ordre de *l'Escu vert a la dame blanche* dont les membres s'engagent à secourir les femmes restées seules à cause des guerres du temps. Christine de Pisan, la contemporaine du maréchal, était très favorable à cette entreprise des nobles chevaliers! Enfin, le maréchal figure parmi

les membres de la *Court amoureuse* de Charles VI, fondée en 1401 et toujours aussi énigmatique que tant d'autres cours d'amour.

A l'heure actuelle, nous assistons à un foisonnement de biographies de personnages historiques. L'étude biographique de Denis Lalande est scientifique *et* vivante, et elle nous apporte une vue d'ensemble non seulement sur un destin individuel, mais aussi sur les lignes de force d'une époque qui peut paraître chaotique. Je recommande vivement la lecture de cette étude qui donne envie de lire aussi le *Livre des fais* édité par le même auteur, chez Droz, en 1985.

Jonna Kjær

Université de Copenhague

Idées et mots au siècle des Lumières. Mélanges en l'honneur de Gunnar von Proschwitz. Göteborg et Paris, 1988. 304 p.

«Idées et mots au siècle des Lumières», voilà le titre sous lequel ont été réunis, en 1988, un grand nombre d'articles de Gunnar von Proschwitz, destinés à lui faire honneur au moment où il quitte sa chaire de l'Université de Göteborg. Titre indiquant bien ce qui fait de ces «mélanges» un ensemble qui témoigne de façon cohérente de l'apport de l'auteur: c'est sa conviction que les *mots* sont, dans la France du XVIII^e siècle, solidaires d'un progrès qui touche le monde occidental tout entier et que leur étude pourra donc servir à révéler la dimension européenne de ce nouveau projet de société, mais aussi à rappeler, en corollaire, que c'est par la France que les Lumières ont connu leur plus grande diffusion:

Le XVIII^e siècle français se caractérise par le rayonnement des idées et des mots qui les traduisent. Ces idées et ces mots, devenus le partage commun du monde occidental, témoignent du cosmopolitisme lexical et des progrès réalisés par les hommes du Siècle des Lumières. Les principales langues européennes gardent, depuis ce même XVIII^e siècle, un patrimoine français, acquis pour toujours, inaliénable à force d'être indispensable. (p. 21)

Or, au début de la carrière de von Proschwitz, le vocabulaire ancien n'était guère étudié dans cette optique. D'une part, les études lexicographiques restaient encore trop souvent confinées dans les belles lettres, comme chez «l'inégalable Littré» (p. 99), ce qui rendait le vocabulaire scientifique et politique du passé invisible pour le lecteur moderne; d'autre part, les livres qui faisaient autorité en philologie française étaient écrits dans une perspective héritée de l'historiographie romantique et nationale du XIX^e siècle, ce qui revient à dire que l'étude du vocabulaire politique sous l'Ancien Régime était sérieusement entravée par l'idéologie républicaine.

Dans ses articles d'il y a vingt ans, Gunnar von Proschwitz a donc souvent l'occasion de contester l'enseignement de ses aînés qui ont cru, à tort, que le renouvellement du langage s'était fait avec le même éclat que la révolution politique. Ils ont ainsi été amenés à «méconnaître le travail préparatoire accompli avant la Révolution» et à donner une image *piètre, fade et incolore* «de la prose de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Beaumarchais, de Mercier et de Restif de la Bretonne...» (p. 100). Il est difficile de suivre Brunot, écrit von Proschwitz, «quand son enthousiasme en faveur de la langue révolutionnaire lui fait voir dans le français